



**Dans les petites maisons des bords de route qui traversent des villages construits en longueur, beaucoup de portes closes et de volets définitivement fermés. Pourtant, cela n'a pas toujours été le cas. Au début du siècle dernier, des cartes postales anciennes en témoignent, c'était très souvent une succession de petits commerces animant la vie du village : magasins donc, où l'on se retrouve pour discuter des derniers potins, et cette route souvent encombrée de charrettes ou autres tombereaux, menant à la place du village. Au centre, la fontaine où l'on vient se ravitailler en eau avec seaux et arrosoirs. On se prêle d'ailleurs fièrement à l'objectif du photographe, même avec ses habits de tous les jours... Tous ces clichés constitueront des souvenirs pour les générations futures, témoignages d'une vie, certes plus besogneuse, mais où les rapports humains étaient beaucoup plus simples et authentiques.**

**Dans les petites maisons des bords de route qui traversent des villages construits en longueur** se cachent des histoires, des amours !

Des voitures passent sans y prêter attention, et pourtant...

Voyez ici l'alignement de maisonnettes en pierres collées les unes aux autres. Elles vous montrent la solidarité des bâtisseurs d'un siècle passé. La proximité tient chaud et protège. Les enfants s'élèvent en « meute ». Par leurs jeux, ils se mêlent et s'entremêlent, ils grandissent, tombent amoureux et le voisin épouse sa voisine.

A peine en retrait, une église au clocher carré sonne les heures. Il appelait autrefois à la prière : les matines, l'angélus... Il diffusait la joie des baptêmes, des mariages ou la tristesse des enterrements. C'était le rassemblement du dimanche... Aujourd'hui, son porche fermé affiche le délaissement.

En face, restes d'un passé animé, l'enseigne du « café des amis » dépolie, délavée, rappelle le rendez-vous des hommes. Rappelle seulement car il n'y a plus ni cafetier ni client. Le « café des amis » n'est qu'un souvenir.

Voilà que se présentent les croix d'un cimetière. Les plus hautes surplombent le mur d'enceinte. A Toussaint des couleurs fleuries s'affichent, chrysanthèmes et bruyères combinent les jaunes, les mauves ou les tons de saison. A Toussaint seulement...

Là, une chaumière isolée, refuge solitaire, se dresse comme un « i »... Est-ce l'ancre d'un sauvage ou le repaire d'une famille exclue de la communauté ? A bien y regarder, les fenêtres étroites, la porte basse, le toit noirci, révèlent des habitants repliés sur eux-mêmes, peu intégrés au village. Sont-ils heureux ou malheureux ? Qui peut le dire ?

Plus loin une maison en ruine étale un pan de mûr à terre. Le chaume qui la recouvre est éventré. C'est une demeure profondément blessée par l'abandon et la désolation. Qu'a-t-elle vécu ? Des conflits ? Des deuils ? Et aujourd'hui il ne lui reste que le silence et la résignation. Lièvres et lapins trouvent en ces lieux, sous les gravats, un gîte protecteur. Parfois un rapace s'envole...

Le village n'est pas encore abandonné, non, mais il vieillit. Il vieillit par sa population de plus en plus âgée. Il vieillit par les plus jeunes qui l'ont déserté. Il vieillit par l'autoroute qui le rejette dans l'oubli.

Dans les petites maisons des bords de route  
Les vieux regardent derrière leurs rideaux sales  
Dans les petites maisons des bords de route  
Les chats se terrent apeurés  
Dans les petites maisons des bords de route  
Le vent se glisse sous les portes  
Dans les petites maisons des bords de route  
La boue s'invite sur le palier  
Dans les petites maisons des bords de route  
On entend l'orage approcher  
Dans les petites maisons des bords de route  
Les rêves sont tristes et angoissés  
Dans les petites maisons des bords de route  
Les bouilloires chauffent pour le thé  
Dans les petites maisons des bords de route  
Les murs suintent l'ennui et la saleté  
Dans les petites maisons des bords de route  
Les enfants jouent pour oublier  
Dans les petites maisons des bords de route  
Les femmes pleurent leurs bien-aimés  
Dans les petites maisons des bords de route  
Le froid saisit les affamés  
Dans les petites maisons des bords de route  
On entend la tempête arriver  
Dans les petites maisons des bords de route  
Les poêles font de la fumée  
Dans les petites maisons des bords de route  
Les enfants en ont assez  
Dans les petites maisons des bords de route  
Ils sortent pour regarder  
Dans les petites maisons des bords de route  
Les mères crient pour appeler  
« Olga, Dimitri, rentrez, rentrez !

Tout en longueur, tristes ces villages qui s'étirent !

Même égayés par des tilleuls et des prunus plantés de chaque côté de la route, ils n'invitent pas à s'arrêter. A mi chemin, une maigre place flanquée de la mairie et de l'église, deux à trois magasins aux devantures défraîchies, seul le bar-tabac apporte un peu d'animation.

Des petites maisons silencieuses où les volets sont souvent clos, des façades banales qui se ressemblent toutes. Parfois un chèvre-feuille ou une vigne-vierge déborde d'un portail, des cris d'enfants signalent une cour d'école, des aboiements cassent la monotonie de l'endroit, mais ce qui se passe dans ces petites maisons endormies reste un mystère.

---

Combien accueillants, ces villages perchés dans les collines ! Pour les découvrir, une route en lacets qui serpente au milieu des genets et des fougères...

Des maisons coquettes s'enroulent autour de l'église, sur place chante une fontaine, des terrasses ombragées et des boutiques s'ouvrent joyeuses dans les petites rues. C'est un espace enchanté où il fait bon déambuler avant de reprendre la route et ses virages.

Dans les petites maisons des bords de route qui traversent des villages construits en longueur, dans ce sombre pays minier, il est des gens modestes qui se lèvent tôt.

Il est des hommes fatigués, dont les yeux sont cernés de noir, même le dimanche.

Il est des femmes qui tentent de blanchir dans des cuveaux un linge toujours gris.

Il est des enfants au teint livide qui regardent passer les voitures dans lesquelles ils ne monteront jamais.

Il est un ciel bas et lourd écrasant sous ses fausses rondeurs, les toits des petites maisons des bords de route qui traversent des villages construits en longueur...

Il est des passants qui passent dont le passage invisible est un oubli définitif...

Je sors du bus. Devant moi, la longue rue déserte aux maisons silencieuses presque abandonnées.

J'y ai vécu autrefois pendant mon adolescence.

La première maison, grise, a les volets fermés. Un jeune couple logeait là et me vient à l'esprit une chanson de Nicoletta : « **Ferme la fenêtre et laissons les volets clos .....** »

J'avance sur le trottoir et m'arrête devant une porte de garage. Notre bande s'y retrouvait le dimanche pour danser : les rocks endiablés d'Elvis Presley, les cha cha cha ondulants des Machu Cambos, et, pour la tendresse, Petite Fleur de Sydney Béchet : « **Petite fleur, la la la la...** »

Dans la cour de la maison suivante gît un tas de feuilles mortes.

« **Les feuilles mortes se ramassent à la pelle.....** », chanté par Yves Montand.

Puis je longe un long mur nu : « **y'a toujours un côté du mur à l'ombre, mais jamais .....** » chantait Gilbert Bécaud.

Dans la maison au gros chêne vivait un homme bourru mais souriant. « **Auprès de mon arbre, je vivais heureux.....** » (Merci Georges Brassens)

Après un petit croisement, la plus émouvante des maisons, celle où j'ai grandi.

Au premier, la fenêtre du bureau de mon père, souvent entr'ouverte, laissait échapper des notes de Léo Ferré ; par exemple : « **T'es toute nue sous ton pull, y'a la rue qu'est maboule,jolie même...**»

Ma mère étendait son linge dans la cour en fredonnant : « **Va chercher de l'eau au fond du puits...** »

(Lenny Escudero). Et moi, en hiver je regardai mélancoliquement par la fenêtre du rez de chaussée la neige tomber « **Tombe la neige....** » (Adamo)

Plus loin dans la rue, une fontaine et la dernière maison. « **La maison près de la fontaine...** » (Nino Ferrer)

Tout au bout, un bouquet d'arbres que nous appelions pompeusement le petit bois.

« **Dans le petit bois de Trousse Chemise, quand la mer est grise.....** » (Charles Aznavour)

Au loin, une vaste plaine. Sous le vent, les blés frissonnent comme la mer d'un autre pays plat.

« **Avec la mer du Nord pour dernier terrain vague.....** »

Le silence retombe. Seul le passage du train de 17h qui écoule son sifflement

« **Et j'entends siffler le train.....** » (Richard Antony)

*Merci d'avoir fait un bout de chemin avec moi  
et m'avoir aidée à faire revivre ma rue d'enfance  
en chantant*

La grand' route trace son chemin sans détour à travers les discrètes cités ouvrières. De petites maisons toutes pareilles qui semblent sorties d'un jeu de Monopoly sont sagement alignées au bord du ruban de goudron. Elles sont simples mais coquettes, malgré l'uniformité de leurs façades, grâce à leurs charmants chapeaux de tuiles rousses parfois ornés d'élégants panaches de fumée. Elles se serrent les unes contre les autres à la façon d'une portée de chatons frileux. Je me demande si les habitants de ces logements, peuvent ressentir la même chaleur à travers leurs murs mitoyens ou bien si cette promiscuité engendre au contraire des querelles de voisinage...

Je me mets à imaginer la vie derrière les rideaux éclairés d'une faible lumière. C'est sans doute une cuisine, la pièce à vivre commune dans ces modestes logements. Sa grande table accueille tous les soirs la famille réunie après la journée de travail. Chacun a son occupation dans l'atmosphère familière du silence des devoirs, des discussions d'adultes et des chamailleries d'enfants.

Et soudain, une vision étrange me projette dans le passé : Les personnages de « Germinal » se substituent insensiblement aux personnes de la scène. Je me retrouve à l'origine de ces petites maisons, à l'époque où elles abritaient des hommes, des femmes et même des enfants épuisés par un dur labeur et qui avaient tellement de peine à supporter leur misère.

Un siècle a passé, un siècle pour changer, un siècle qui paraît une éternité !

